N°12

Romance mélomane

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :

« *Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.* »

L'histoire m'intéressait. J'avais toujours aimé le mystère, et celui-ci me donnait envie d'en savoir plus. N'étant pas un grand amateur de piano, je ne m'y connaissais pas. En revanche la curiosité me poussa à aller le voir de plus près, juste pour me rendre compte de mes propres yeux. Il faut dire que ça avait de quoi faire jaser ! Un piano qui apparaissait comme par magie dans un coin perdu de la Bretagne, c'était quand même assez incroyable. Les gens n'arrêtaient pas d'en parler. Certains prétendaient qu'une créature démoniaque avait surgit des eaux pour déposer l'instrument sur la terre. Ces personnes-là ne devraient pas passer autant de temps dans les bistrots... Honnêtement, je n'y croyais pas du tout. Je pensais plutôt qu'il y avait une réponse rationnelle à tout ceci, mais je laissai les gens du coin rêver avec leurs légendes.

Je me décidai donc à jeter un œil au piano, mais pas tout seul. J'avais emmené avec moi un de mes amis de longue date, pianiste de profession et fou de musique classique. Je voulais en savoir plus sur la constitution de l'objet.

- C'est quand même étrange ! Un piano de ce modèle ne passe pas inaperçu, me dit-il tandis que nous montions au sommet de la falaise. Quelqu'un doit bien savoir à qui il appartient !
- Il faut croire que non !

Le vent qui soufflait et sifflait nous empêchait d'avancer rapidement et nous eûmes toutes les peines du monde pour arriver en haut. Des bourrasques impressionnantes balayaient la falaise et la mer était déchaînée. Des vagues gigantesques s'écrasaient sur les rochers en contrebas.

- En tout cas, c'est un bel instrument, en très bon état, je suis presque sûr qu'il fonctionne, admit mon camarade lorsqu'il aperçut le piano.

Ce dernier trônait devant nous, majestueux assemblage de différents bois, insensible à la tempête qui se préparait.

- En quoi est-il fait ? demandais-je en voyant mon ami s'en approcher.
- C'est un magnifique exemplaire de piano à queue de marque Steinway. Il est fait en érable blanc massif, mais les touches sont en sapin bavarois...

- Dis donc, tu t'y connais ?!

- Bien sûr ! Pour apprécier un instrument, il faut le connaître. C'est certain que c'est plus facile avec une trompette...

Il me lança un regard amusé. Je me voyais mal le contredire. Nous avions fréquenté en même temps la même école de musique, à Brest. Lui au piano, moi à la trompette. J'avais pratiqué cet instrument pour faire plaisir à mon père, lui-même grand trompettiste. A sa mort, j'avais complètement arrêté.

- A ton avis, combien peut-il peser ?

J'étais moi aussi devant le piano, fasciné et intrigué par cette apparition.

- Dans les cinq cent kilos. C'est une belle pièce, en tout cas, presque neuf. Son propriétaire a dû en prendre grand soin.

- Cinq cent kilos ! répétai-je, éberlué. C'est énorme ! Quelqu'un a bien dû voir quelque chose...

- Il y a une maisonnette, là-bas. Mais je ne suis pas sûr qu'elle soit encore habitée...

Je regardai dans la direction indiquée par mon ami. En plein milieu d'un champ d'herbes folles, seulement reliée à la route par un mince chemin de terre battue, une petite maison de pierres résistait tant bien que mal aux assauts du vent. Son toit de tôles semblait fragile, mais tenait le coup. Une porte ornait le côté qui me faisait face.

- Ne m'attend pas. Rentre à Brest, je vais voir s'il y a quelqu'un là-dedans, dis-je à mon camarade.

- D'accord, mais fais gaffe ; le vent ne te feras pas de cadeau ! Et puis, la nuit tombe vite, par ici... Soit prudent !

Suivant les conseils de mon ami, et après lui avoir fait un signe de la main, je me dirigeai, le cœur battant, vers la maisonnette. Elle était penchée sur le côté, un peu comme la Tour de Pise, mais de façon moins impressionnante. Le vent sifflait, agitant les hautes herbes et soulevant mes cheveux. Je relevai le col de mon manteau et frissonnai. Non seulement l'endroit était sinistre, mais en plus j'avais froid ! Plus je m'approchai du bâtiment, plus je me posai de questions. Qu'allai-je trouver à l'intérieur ? Et si les occupants étaient tous morts ? Et si... Et si tout cela n'était que le fruit de mon imagination ? Pressant le pas car j'avais profondément hâte d'arriver à destination et surtout d'en repartir avant la nuit, je fini par me retrouver devant la porte. Il n'y avait pas un bruit. Juste le hurlement du vent qui me gelait les oreilles. Je toquai à la porte. Pas de réponse. Je reproduis mon geste une nouvelle fois, mais je n'eus pas plus de chance. Après avoir attendu silencieusement, je pris la décision d'entrer. J'actionnai donc la poignée, et les vieilles planches de bois assemblées entre elles tournèrent sur leurs gonds dans un grand gémissement. Je n'entendais que les battements affolés de mon cœur qui résonnaient dans tout mon corps, jusqu'à mes tympans. Il faisait sombre dans la petite maison, qui semblait ne comporter qu'une seule pièce. L'obscurité

qui y régnait ne m'empêcha pas d'avoir une vue d'ensemble acceptable. Timidement, je me glissai à l'intérieur en prenant soin de ne pas faire de bruit. Une table, deux chaises et un tabouret trônait en plein milieu de la pièce. Au fond, j'apercevais ce qui devait être un lit ; mais cela ressemblait plus à une paillasse inconfortable. Un détail retint mon attention. Je me dirigeai alors vers la table en bois. Dessus, à la lumière du jour qui perçait par l'unique fenêtre aux vitres sales, je vis une liasse de papiers jaunis par le temps. En les soulevant un cahier noir apparu. Sa couverture en cuir luisait, révélant un titre écrit en caractères dorés :

Carnets de souvenirs de l'ancien temps

Ce titre me surpris fortement. Quelle en était la signification ? La maison sentait le vieux, l'abandon et une profonde tristesse. Je ne savais pourquoi, mais j'avais la désagréable impression que quelque chose de grave et tragique était arrivé en ce lieu sinistre. Piqué par la curiosité, j'ouvris le cahier et fis défiler les pages. Une écriture fine, élégante et penchée remplissait environs la moitié du carnet. La narration s'interrompait brusquement, comme si l'auteur l'avait laissé en suspens. En feuilletant l'ouvrage, je fis tomber une feuille que je ramassais. Je la dépliai soigneusement, comme s'il s'agissait d'un document d'une grande valeur. C'était une lettre écrite de la même main que le carnet. J'essayai tant bien que mal de m'installer le plus près possible de la fenêtre quand j'aperçu une lampe à pétrole posée sur son rebord. Je l'attrapai, sorti un briquet de la poche intérieure de mon manteau et l'allumai. Une flamme jaillit, éclairant soudainement la pièce. Je me mis à lire à la lueur de la lampe.

Le 20 Octobre 1814

Madame, Monsieur,

Qui que vous soyez, si vous lisez ces mots, c'est que je suis mort. Je me serai jeté du haut de la falaise de Plogoff. Je n'en peux plus de vivre sans elle. Celle dont je parle a illuminé ma vie pendant dix années, avant de mourir, emportée par la mer sur l'une des plages de Bretagne. Sa disparition m'a brisé le cœur, au point de tomber dans une profonde dépression. Seule la musique et mon piano arrivaient à me distraire quelque peu, mais je ne pouvais oublier son doux sourire et ses superbes yeux bleus ciel. De ma mémoire jamais ne s'est effacé son souvenir heureux. J'ai passé auprès d'elle des moments indescriptibles car l'amour que nous nous portions ne peut être décrit. Nous nous aimions passionnément et comptions nous marier le mois prochain. Hélas ! Le malheur s'est abattu sur ma vie comme la foudre sur la terre. Je suis pianiste, voyez-vous, et la musique c'est toute ma vie. Elle adorait m'écouter jouer pendant des heures. J'aurais déplacé des montagnes pour l'entendre rire encore et encore ! Mais c'est malheureusement impossible... Dans

deux cent ans, jour pour jour, je réapparaîtrai et elle à mes côtés. Alors, notre amour reprendra comme avant et nous pourrons couler des jours heureux dans l'au-delà. Mon fidèle instrument, un splendide piano à queue noir comme l'ébène, surgira des entrailles de la terre, me précédant de quelques jours, et jouera mon morceau favori de ma composition, intitulé : « Romance Mélomane ». Elle lui est dédiée. Elle. Celle que je rejoins aujourd'hui.

A vous, j'envoie mes amitiés post-mortem.

Jacques Guénawel

Ce récit me coupa le souffle. Ainsi, cette maison avait autrefois appartenu à un musicien amoureux ! Et qui plus est propriétaire du mystérieux piano ! Je n'en croyais pas mes yeux. Je jetai un regard distrait aux papiers éparpillés sur la table. Il s'agissait de partitions. En farfouillant parmi elles, je retrouvai la fameuse musique dont parlai le pianiste dans sa lettre. Mais quelque chose m'intriguait. Je relu la date inscrite en haut de la feuille que je tenais encore dans mes mains. Vingt Octobre 1814. Deux siècles plus tard, le pianiste réapparaîtra sur la falaise, à côté de sa défunte amoureuse... Dans deux siècles ! Mais c'était aujourd'hui ! Je me tournai vers la fenêtre. La nuit avait déjà étendu son manteau bleu foncé et le soleil avait fait place à la lune. Quelques étoiles parsemaient le ciel étrangement dégagé pour la saison. D'habitude, à cette époque-là de l'année, de nombreux nuages cachaient les quelques lumières nocturnes. En observant de plus près l'extérieur, j'aperçu le piano qui n'avait pas bougé d'un pouce. Il semblait attendre son propriétaire, fidèle à son maître tel un animal domestiqué. C'est alors que j'assistai, les yeux grand ouverts, bouche bée, à une étrange scène qui me stupéfia. Devant l'instrument apparurent deux formes lumineuses floues comme deux images dont la mise au point n'avait pas été correctement réglée. Bientôt, les silhouettes d'un homme et d'une femme se dessinèrent nettement, brillant de milles feux. Les deux personnages se prirent dans les bras l'un de l'autre puis s'embrassèrent. Quelques minutes plus tard, ils disparurent comme ils étaient venus ; mystérieusement. Derrière eux, le piano s'effaça aussi. En un instant, ce spectacle ne fut plus qu'un souvenir...

Je me réveillai en sursaut le lendemain matin, aux premières lueurs du jour. Un magnifique soleil brillait dans un superbe ciel bleu azur. Je m'étais endormi sur la table, épuisé par toutes ces émotions. Je percevais des voix venant du dehors et sorti de la maison. L'air s'était réchauffé et le vent, exceptionnellement calme, ne sifflait plus. Une foule de personnes s'était pressée au sommet de la falaise pour constater la disparition du piano.

- C’est à n’y rien comprendre ! dit un homme, visiblement abasourdi par la scène. Il a disparu sans laisser aucune trace !

J’aperçu mon ami et le héla.

- Alors ? me demanda-t-il en me rejoignant. Tu as découvert quelque chose, cette nuit ?

- Oh oui, lui répondis-je en prenant un ton énigmatique. Dis-moi, est-ce que tu crois aux histoires de fantômes, aux contes de fées... ?

- Euh... Plus ou moins, pourquoi cette question ?

- Eh bien parce que j’ai une belle histoire à te raconter...